

Si en janvier 2015 on commémore l'ouverture du camp d'Auschwitz, en avril suivant, les regards se porteront sur le centenaire non d'une libération mais du premier génocide du siècle qui a frappé l'ensemble de la communauté arménienne de Turquie en 1915. *Témoigner* consacra son prochain dossier non aux faits, mais à la construction de sa mémoire et à son actualité internationale. Ce sera donc pour le n° 120 sortant en avril 2015. Avant cela nous avons voulu rencontrer Janine Altounian.

→ Entretien mené par **Luba Jurgenson** et **Philippe Mesnard**

## Janine Altounian

“ J’AI SENTI PHYSIQUEMENT  
CE QUE C’ÉTAIT QUE  
D’APPARTENIR À UNE  
MINORITÉ DISCRIMINÉE ”

**J**anine Altounian est une des grandes figures du milieu intellectuel francophone qui portent, depuis plusieurs décades, la conscience du génocide arménien. Elle est de toutes les manifestations d'envergure, elle a publié de nombreux ouvrages sur le génocide et de nombreux articles également sur la langue de Freud, dont elle est une des traductrices, ainsi que sur la transmission traumatique. Surtout, surtout, elle a su rester modeste et accessible, extrêmement modeste face à l'ampleur de la tâche qu'elle s'est mise à assumer, alors que trop souvent — tantôt par défense, tantôt en cédant tout simplement au miroitement du moi — l'on voit des acteurs mémoriels augmenter démesurément de taille. Nous sommes allés l'interviewer chez elle en compagnie d'Anouche Kunth qui, en tant qu'historienne, travaille sur l'exil et, plus particulièrement, la diaspora arménienne.

**Alors qu'elle n'a jamais connu la terre de ses parents ni de ses ancêtres, son père et sa mère ayant, avant de se rencontrer en France, échappé au génocide perpétré en**

**Turquie sur les populations arméniennes, Janine Altounian se rend à deux reprises, entre 2013 et 2014, sur cette terre. Elle n'en avait jusqu'alors de connaissance que par l'imagination, c'est-à-dire les quelques récits que lui avait faits sa grand-mère maternelle et la terreur émanant de ces événements alors sans qualification juridique précise<sup>1</sup>. Était-ce un projet longuement mûri ?**

**Janine Altounian :** Ce désir d'aller voir le pays des parents survient évidemment à un certain moment dans la vie des Arméniens de la diaspora. J'avais depuis longtemps l'intention d'aller en Turquie, mais je ne voulais pas y aller en touriste, j'attendais une circonstance, disons, institutionnelle. Par ailleurs, je devais d'abord régler l'héritage des biens matériels laissés par mes parents. C'est, en fait, quand les survivants meurent que la mémoire des descendants prend un nouveau tournant. Il faut que ceux-ci aient disparu pour que, à ce moment-là, on les prenne totalement en charge. Le dernier parent, c'est-à-dire ma mère, était morte en 2005 et on sait comment ça se passe ●●●

(1) C'est en 1944 que le terme de génocide est créé par Raphael Lemkin.





© Ph. M.

●●● en pareille circonstance : il y a la maison à vider, le deuil à en faire, etc. Tout cela m'a pris au moins cinq ans. À cette disparition des parents et du monde qu'ils représentaient, s'est ajoutée, en décembre 2011, la fin de mon travail de traduction aux *Œuvres complètes de Freud*. Mon premier voyage a eu lieu en octobre 2013. Pendant longtemps, j'avais espéré qu'un livre, le fameux livre autour du texte de mon père, serait traduit en turc, c'était pour moi à ce moment-là que j'allais me rendre en Turquie. En 2010-2011, les PUF, ayant publié ce livre, se sont adressées à deux éditeurs, dits de gauche, d'Istanbul. Les deux ont refusé. Suite à quoi, j'ai accepté la proposition d'un psychanalyste de Montréal, qui avait lui-même publié un livre sur mon travail<sup>2</sup>, de l'accompagner à Istanbul. J'ai saisi cette occasion parce que j'avais peur d'y aller seule, non pas d'être assassinée, mais de... quelque chose, sans savoir vraiment de quoi. Lors de ce premier séjour de novembre 2013, une psychanalyste turque d'origine juive, militante des Droits de l'homme, m'invita à revenir pour une conférence qui eut lieu lors d'un second séjour du 7 au 13 mai 2014. Mais, au préalable, une des conditions du premier voyage avait été pour moi d'aller jusqu'à Bursa, lieu d'origine de mes parents. C'est là que j'ai pu voir ce que c'était que des maisons abandonnées, et ça m'a fait un choc de me confronter dans la réalité à des choses que pourtant je savais déjà : la disparition et l'effacement dus aux spoliations accompagnant un génocide. Là, j'ai senti physiquement ce que c'était que d'appartenir à une minorité discriminée. J'ai pu, par exemple, m'identifier aux Arméniens rencontrés à la

“

**Ça m'a fait un choc de voir dans la réalité des choses que pourtant je savais déjà : c'est-à-dire la disparition et l'effacement dus aux spoliations accompagnant un génocide.**

”

maison d'édition arménienne, *Aras*, qui, faute d'avoir trouvé un éditeur turc, ce que j'aurais préféré, publie mon livre en décembre 2014<sup>3</sup>.

Ce qui m'a frappée quand je me suis trouvée à *Aras*, ou bien à *Agos*, le journal fondé par Hrant Dink<sup>4</sup>, c'était la sensation de me trouver parmi des gens qui ne se sentaient pas chez eux, ayant en tête un *on ne sait jamais...* Sentant cette atmosphère, dans un premier temps, je me suis dit que je n'ai jamais ressenti cela en France, puis, que, si j'y avais été si sensible c'était, dans le fond, que j'avais dû, enfant éprouver cette sensation chez mes parents récemment immigrés, sensation que j'ai probablement refoulée par la suite. Il est vrai que je n'ai jamais connu d'insécurité en France, à Paris, alors qu'en Turquie, dans les années 1950, par exemple, il y a eu une vague de persécutions. Or, j'ai senti chez ces gens quelque chose comme une atmosphère d'*on ne sait jamais*.

(2) *La survivance en héritage, passages de Janine Altounian au Québec*, Presses de l'université Laval, 2013.

(3) *GERİ DÖNÜŞÜ YOK, Bir Babanın Güncesinde ve Kızının Belleğinde Ermeni Soykırımı (SANS RETOUR POSSIBLE, Le génocide des Arméniens dans le journal d'un père et la mémoire de sa fille)*, Aras Yayıncılık, 2014. Cet ouvrage collectif autour du Journal de déportation de Vahram Altounian contient des contributions de son traducteur, Krikor Beledian, de sa fille Janine Altounian et de deux psychanalystes, René Kaës et Régine Waintrater.

(4) Hrant Dink était un journaliste turc d'origine arménienne notamment fondateur de la revue arménienne *Agos*, bilingue arménien et turc, en 1996. Il est assassiné par un nationaliste turc le 19 janvier 2007.

**Anouche Kunth :** Effectivement, en septembre 1955, un pogrom dirigé d'abord contre les Grecs a été perpétré sur fond de crise chypriote, principalement à Istanbul, suivi de phénomènes analogues de moindre envergure en province. Au départ, il y a eu une rumeur de complot, le bruit a couru qu'il y avait eu un attentat commis contre la maison natale de Kemal Atatürk à Salonique. Cette manipulation a permis à des foules survoltées de se déverser dans les quartiers chrétiens d'Istanbul, dont la colline de Beyoğlu, sous des apparences de mouvement spontané ; or, on s'aperçoit que, auparavant, les maisons des chrétiens étaient marquées avant d'être prises d'assaut. Après les Grecs, les assaillants se sont rabattus sur les quartiers arméniens et juifs. Les églises et les synagogues ont été dévastées, des personnes ont été torturées, certaines assassinées. À partir de ce moment-là, la panique chez les anciens *dhimmi*<sup>5</sup> de l'Empire a nourri de nouvelles vagues migratoires, les Grecs allant plutôt en Grèce, les Juifs plutôt en Israël et les Arméniens ne sont pas allés en Arménie soviétique, beaucoup ont rejoint la diaspora en France ou au Canada. Dans les années 2000, à Istanbul, il y a eu une exposition de photos montrant les vitrines éventrées, la foule, etc. Et cette expo a été saccagée par des ultra-nationalistes turcs. Je fais donc le lien avec le sentiment d'insécurité qu'a ressenti Janine.

**Janine Altounian :** Au cours de mon premier voyage, je n'ai rencontré que des choses que je savais. Mais j'ai vraiment compris ce qu'était l'effacement, par exemple lorsque j'ai été à la gare d'Haydarpasa d'où, le 24 avril, toutes les élites arméniennes ont été déportées, une très belle gare, désaffectée. Elle figure dans un tas de récits, notamment dans *Sur la route de l'exil* d'Aram Andonian<sup>6</sup>, dont j'ai écrit la postface. Aujourd'hui il n'y a rien du tout. Que vit-on donc à ce moment-là ? On se dit : « Est-ce que j'existe ? Puisque ça n'existe pas ». À Bursa, lorsque j'ai vu les quartiers arméniens, des maisons affaissées, éventrées, j'ai réalisé ce que peuvent vivre ceux à qui on ordonne de tout quitter, qui sont jetés sur les routes pour y être achevés. Je me suis rendue dans les quartiers où se trouvait la mai-

son de ma grand-mère, j'avais le nom de la rue, mais essayer de la retrouver n'avait aucun sens parce qu'une rue, c'est un lieu civilisé, or là je me trouvais dans un lieu fantomatique, comme dans un cauchemar, je ne suis donc pas restée plus d'une journée. J'ai fait ainsi cette expérience que vivent les Juifs qui retournent au « *yiddishland* », là où il ne reste plus rien de leur passé.

### Peut-on donc parler de pays mythique à propos de la Turquie ?

**Janine Altounian :** Mes parents étaient turcophones et, même s'ils me parlaient arménien, je comprends un peu le turc. C'est une langue que j'aime, mais c'est aussi la langue du criminel et cet amalgame est pour moi très difficile à supporter psychiquement quand je suis là-bas. Pour aller à Bursa, nous avons pris le bateau, le trajet le plus rapide étant de traverser la mer de Marmara. J'entendais les noms que prononçait ma grand-mère : Mudanya, Çekirge, Yalova. Autrefois, je me représentais effectivement quelque chose de mythique car je sentais le plaisir de ma grand-mère à évoquer ces lieux. C'était quelque part, un jour, là-bas. Or, quand je suis arrivée, il n'y eut plus aucun « là-bas ». Je voyais les grandes bâtisses en béton d'un port. Il se produisit alors une perte, la perte de l'imaginaire. L'exil et la destruction se superposent dans l'esprit sur le mode d'un palimpseste. En effet, les survivants du génocide arménien ont, d'une part, survécu à un génocide et, d'autre part, ont été transplantés d'Orient en Occident. Ils partagent une expérience propre à toutes les histoires d'exil, par exemple, j'ai entendu des Français d'Algérie raconter des choses identiques, de même, quand je travaille avec des Juifs héritiers de la Shoah, ce qu'ils disent trouve pleinement écho en moi.

**Anouche Kunth :** Le traité de Lausanne du 24 juillet 1923 interdisait aux rescapés de revenir chez eux. C'est une dimension qui redouble la violence, parce qu'ils se trouvaient dans des camps provisoires en Syrie, au Liban, en Grèce et au Caucase, partout où ils avaient pu s'échapper. Et ils apprennent, à l'issue des traités de paix, que ça ne sera pas possible. Les Alliés ont préféré jouer la carte du kémalisme, croyant ainsi pouvoir endiguer l'expansion bolchevique en Orient. Bref, il y a là une alliance entre une destruction et une expulsion qui parachève le projet de turquification.

**Janine Altounian :** Ce dont j'avais peur, au fond, c'était de me rendre compte que cela aurait pu être aussi mon ●●●

(5) *Dhimmi*, ce terme désigne les citoyens non musulmans vivant dans un pays musulman.

(6) Aram Andonian, *Sur la route de l'exil*, traduit de l'arménien occidental et annoté par Hervé Georgelin, Genève, MétisPresses, « Imprescriptible », 2013.

●●● pays, là-bas. Alors que tout mon parcours avait été de m'implanter en France. En fait, il n'y a pas de « là-bas ».

**Il serait intéressant de différencier, peut-être dans cet avant du voyage en Turquie, ce qui pouvait se chevaucher et s'être co-construit, entre une mémoire de l'exil qui aurait été transmise et quelque chose qui, en abyme de cette mémoire, aurait été une autre mémoire ou une non-mémoire de la destruction : une trace.**

**Janine Altounian :** La destruction, les morts, les supplices, il en est question dans le livre récent qui s'appelle *L'Agonie d'un peuple*<sup>7</sup>. J'ai pu le lire, récemment, parce qu'il a été traduit. Pour accéder à son héritage, il faut passer par la langue de l'autre, en l'occurrence une langue occidentale où les choses ont du sens, de la visibilité. Il faut passer par la traduction. C'est ce que j'appelle la langue du pays d'accueil. Les gens qui ont écrit en arménien, cela n'a servi à rien, les héritiers ne peuvent rien en faire. Comme je suis, entre guillemets, Française, je ne peux travailler ma mémoire qu'en passant par la France. Je lis très peu l'arménien. La langue arménienne de la pensée, je ne l'ai pas parce que mes parents eux-mêmes ne l'avaient pas, ils avaient une langue simple car, ma mère, par exemple, n'avait pas pu être scolarisée avant 1915. Mais je n'ai jamais ressenti de rejet par rapport à mon histoire arménienne. C'est ce qui fait que, après un certain parcours dont je ne savais pas que ce serait la psychanalyse, j'ai éprouvé le besoin d'écrire là-dessus.

J'ai éprouvé mon premier choc qui m'a poussée à écrire en lisant le livre de Jean-Marie Carzou, publié en 1975 à l'occasion du soixantième anniversaire du génocide arménien. Je n'étais pas du tout politisée, je commençais tout juste à fréquenter le séminaire d'Anahide Ter Minassian.

**Anouche Kunth :** Le livre de Jean-Marie Carzou, qui n'est d'ailleurs pas un historien, est le premier travail sur le génocide.

**Janine Altounian :** Il s'appelle *Un Génocide exemplaire*<sup>8</sup>, il y a des photos. C'est un livre journalistique et là, je découvre des choses qui me font comprendre ce que je vis à la maison. Mes parents ne me ressassaient pas d'histoires horribles, en revanche, ils n'arrêtaient pas de répéter : « Il faut travailler, il ne faut pas rester pauvre. » Ils n'évoquaient pas souvent ce qu'ils avaient vécu. Ma mère ne me parlait que de la misère, de la pauvreté, des hôtels sordides, de l'arrivée en France,

du manque de travail, de ne pas connaître la langue. Chez ma grand-mère maternelle, c'était une sorte de litanie : « on a tout perdu, on a tout perdu, etc. », puis de temps en temps, surgissaient les fameux noms que j'ai évoqués. En lisant le livre précédemment cité, *Sur la route de l'exil* d'Aram Andonian, notamment la description des départs de train à Haydarpasa, m'est revenu en mémoire ce que ma grand-mère m'avait dit : « on nous a mis dans des trains à bestiaux ». Je ne me souviens pas qu'elle m'ait dit ça de façon dramatique, je ne me souviens de rien, c'est ce que les psychologues appellent un souvenir-écran. Et c'est en lisant la description d'Andonian, en traduction, que je me suis dit subitement : « Mais voyons, ma mère est née en 1911, en 1915 elle avait quatre ans, elle devait être dans ces trains, puisque ma grand-mère y était. » Je n'avais jamais fait le lien. C'est comme ça que fonctionne la mémoire.

Le traducteur, Hervé Georgelin que je connais bien, m'avait demandé d'écrire la postface et au début, j'ai refusé parce que tout ça était trop horrible. Mais il a tellement insisté que j'ai accepté. C'est que je découvrais alors des Arméniens intelligents, cultivés, pleins d'humour. Moi-même je viens d'une famille de gens presque illettrés, disons, des gens qui n'ont pas pu aller à l'école.

**Cet humour, vous ne l'aviez donc pas connu avant ? Quelle place la vie de la diaspora tenait-elle dans votre histoire ?**

**Janine Altounian :** Le rapport aux plaisirs de la vie, je ne l'ai vécu que du côté français. À la maison, certes, ils se réunissaient, ils faisaient des fêtes, mais je n'avais ni copains ni copines, il n'y avait pas de rapport à la libido, à la sexualité. Mes parents fréquentaient des commerçants et des artisans arméniens dont les enfants ne m'intéressaient pas. C'est au cours de mon travail analytique que j'ai compris combien ces gens étaient porteurs de culture, bien que non instruits. Je pense que c'est ce support culturel que j'ai voulu traduire dans mes textes. Je dis souvent : « Mes textes, ce sont des espèces de patchworks, comme ce que mes parents faisaient : du tissage ».

(7) Zabel Essayan, Hayg Toroyan, *L'Agonie d'un peuple*, traduit de l'arménien par Marc Nishanian, Paris, Classiques Garnier, « Littérature, histoire, politique », 2013.

(8) Jean-Marie Carzou, *Un Génocide exemplaire : Arménie 1915*, Paris, Flammarion, 1975.



**Mes parents ne me ressassaient pas d'histoires horribles, en revanche, ils n'arrêtaient pas de répéter : « Il faut travailler, il ne faut pas rester pauvre. »**



En 1975, à la suite de cette première lecture, j'écris mon premier texte : « Comment peut-on être Arménien<sup>9</sup> ? ». Et Madame Ter Minassian, dont je suis le séminaire, me dit : « Vous devriez l'envoyer aux *Temps Modernes*. Vous devez être un peu féministe, adressez donc une lettre à Simone de Beauvoir. » C'est qu'en 1975, j'étais déjà divorcée, ça ne se faisait pas beaucoup en milieu arménien.

Lettre écrite par Janine Altounian et adressée à Simone de Beauvoir :

Madame, vous êtes une des premières à avoir dénoncé le scandale de la condition féminine et frayé la voie susceptible de mener les femmes à elles-mêmes. Au nombre de ces créatures inexistantes dont les femmes font encore partie, on peut évidemment ranger les opprimés ou ignorés de toute espèce. Je m'adresse donc ici à vous en tant que femme et femme d'un peuple massacré en silence il y a soixante ans. La récente commémoration du génocide des Arméniens, premier génocide de notre siècle, ainsi que la parution de l'ouvrage de Jean-Marie Carzou *Un Génocide exemplaire* chez Flammarion, ont coïncidé en moi avec l'aboutissement d'un cheminement personnel au cours duquel j'avais pu, à l'aide d'une psychanalyse, remonter par-delà les asservissements de toute femme jusqu'à l'exil hors des terres natales, la déportation et la mort de la famille, la perte irrémédiable des racines, etc. J'ai ressenti alors le besoin d'écrire, initialement pour moi-même, ce texte que je vous joins. Madame Ter Minassian, historienne que je cite, m'a conseillé en effet de le faire publier dans une revue telle que les *Temps Modernes*. J'aurais aimé à ce sujet pouvoir vous

rencontrer et vous demander si ces pages peuvent présenter quelque intérêt auprès des lecteurs de cette revue, auquel cas il faudrait peut-être que je les remanie. En ce qui me concerne, j'ai évidemment la conviction que ce que j'ai écrit constitue un témoignage parmi d'autres sur le mécanisme implacable par lequel tout discours dominant maintient ses opprimés dans l'incapacité de nommer la violence qu'ils vivent, au point même qu'ils croient ne rien avoir à dire. La perte d'identité les condamne au silence, je me demande aussi si un tel témoignage sur le crime parfait ou une recherche dans ce sens ne pourrait pas servir également ailleurs la cause des rescapés de tout massacre. J'ai quarante ans, je suis enseignante en allemand, divorcée, mère de trois enfants, de par ma formation et le fait que le français n'ait pas été ma langue maternelle, j'ai tendance à penser que tout changement de société dépend entre autres de l'accession des opprimés à leur langue spécifique, c'est-à-dire à leur puissance à démasquer en la nommant la domination jusqu'alors tacitement subie et intégrée. Dans l'espoir qu'il vous sera possible de me recevoir, je vous prie d'agréer, Madame, les expressions de toute ma considération.

Donc, je lui envoie et elle accepte mon texte alors que je suis une parfaite inconnue pour elle, je ne suis pas universitaire et n'ai pas de mari dans les milieux intellectuels. C'est Jean Pouillon qui me téléphone pour me signifier que mon texte est accepté. C'est cela que j'appelle l'accueil de la République. J'éprouve ensuite le besoin de faire d'autres textes qui sont acceptés à chaque fois, le deuxième s'appelle « Une Arménienne à l'école »<sup>10</sup> et date de 1977. Il y aura aussi d'autres lectures sur l'histoire des Arméniens qui m'ont fait écrire, par exemple, *La Politique du Sultan. Les massacres des Arméniens : 1894-1896*<sup>11</sup>.

En 1978, huit ans après la mort de mon père, ma mère me parle du texte paternel et — j'ai raconté ces choses partout —, je demande à le voir. Puis, je le fais traduire. Il fallait trouver quelqu'un qui connaisse à la fois le turc, parce que le texte était en langue turque, mais aussi l'arménien parce qu'il était rédigé en alphabet arménien.

(9) Janine Altounian, « Comment peut-on être Arménien ? », in *Les Temps Modernes*, décembre 1975, n° 53.

(10) Janine Altounian, « Une Arménienne à l'école », in *Le Groupe familial*, n° 76, juillet 1977.

(11) Victor Bérard, *La Politique du Sultan. Les massacres des Arméniens : 1894-1896* [1977], Paris, Le Félin, « Les Marches du temps », 2005.

●●● **Comment situez-vous dans votre paysage mémoriel le militantisme arménien, par exemple la prise d'otages au Consulat de Turquie en septembre 1981, ou bien les actions de l'ASALA, mouvement également lié au génocide arménien ?**

**Janine Altounian :** À partir du moment où j'ai commencé à fréquenter les intellectuels arméniens, j'ai été aussi sensible à ce qui se passait sur le plan politique. L'ASALA, je savais que ça existait, mais c'était trop violent pour moi. Quand ils ont commis leur acte violent à l'aéroport d'Orly<sup>12</sup> j'ai pleuré, parce que je me suis dit, ce n'est pas possible ça, il ne faut pas faire ça, cette violence ouverte va nous nuire. Orly c'était en 1984, l'ASALA, ça sera un peu plus tard. Or, en septembre 1981, apparemment il n'y a pas eu de morts, mais, pour la première fois, on parlait du génocide, et c'est pour cette raison, je le dis partout dans mes écrits, que j'ai envoyé le texte de mon père aux *Temps Modernes*. Il était traduit, Beauvoir l'a accepté, bien que, comme on me l'a rapporté, elle l'ait trouvé « sauvage ».

C'est après un meeting que l'idée m'est venue de publier le texte de mon père, auquel j'ai pu alors m'identifier. Au moment de la prise d'otages au consulat de Turquie, je me suis dit, il aurait été content, parce que, dans un souvenir lointain qui m'était resté, il parlait de la prise de la banque ottomane par les révolutionnaires Tachnag qui, en 1896, ont voulu alerter ainsi les puissances occidentales – ce qui n'a servi à rien évidemment. J'avais un père quand même très éveillé sur le plan politique, mais il devait y avoir en lui une sorte de pessimisme car il ne fréquentait pas les Arméniens politisés de Paris. Après avoir publié le texte de mon père en 1982 ainsi que d'autres qui ont suivi, j'ai écrit mon premier livre. *Ouvrez moi seulement les chemins d'Arménie*<sup>13</sup>, qui réunit tous mes écrits parus dans *Les Temps Modernes*.

**Dans un de vos textes, vous parlez des effets narcissants et politiques que peuvent produire ces questions de mémoire chez les principaux concernés.**

**Janine Altounian :** J'en parle essentiellement à propos du texte que j'ai écrit concernant *Le Livre de ma grand-mère* de Fethiyé Çetin<sup>14</sup>. Cette avocate turque militante des Droits de l'Homme, qui a été emprisonnée pendant trois ans, apprend de sa grand-mère, à la veille de sa mort, qu'elle est Arménienne. Elle écrit alors ce livre, suivi d'un autre, deux ou trois ans plus tard avec une jeune anthropologue : *Les petits-enfants*<sup>15</sup>, où elles recueillent les témoignages de gens qui se découvrent

avoir des grands-parents arméniens, et ça crée tout un mouvement qui fissure la société civile turque, un mouvement de type politique. J'emploie à ce sujet un langage un peu provocant : ce sont les grands-parents qui libidinalisent et politisent les petits enfants ; c'est ce qui se produit quand ce sont les troisième et quatrième générations qui, du fait que les survivants sont déjà morts, se réapproprient cet héritage. Lisez à ce sujet *Les Restes de l'épée*<sup>16</sup>.

**Anouche Kunth :** À l'issue de la guerre, quand la Société des Nations enterre le dossier arménien, elle clôt aussi la question des femmes et des enfants pris de force et intégrés dans les foyers turcs. Plusieurs générations plus tard, c'est vraiment par là, par la cellule familiale que l'événement revient, par les repères les plus secrets, par le corps finalement.

**Revenons à la figure du père auquel vous avez commencé à vous identifier. Les survivants qui ont tout perdu sont des victimes complètes, venant d'un désastre irrémédiable. Comment peut-on construire une transmission à partir d'une figure aussi dévastée ? À moins que vous ne l'ayez complètement héroïsé.**

**Janine Altounian :** Peut-être que j'ai perçu inconsciemment chez mon père un sentiment de supériorité. Il me parlait très peu, il ne s'occupait pas des enfants, tout en étant très présent à la maison ; il représentait sans doute pour moi la sécurité, puis le fait qu'un homme c'est très important, mais ce n'était pas quelqu'un qui jouait avec moi. Après, j'ai eu du mal à m'adapter aux vrais hommes dans la vie. Mon père était, paraît-il, un très bon ouvrier, il était tailleur à façon pour une maison qui lui faisait faire des costumes, et à un moment donné, on a retiré leur carte de travail aux étrangers. Il ne pouvait plus travailler. Un jour, ces gens-là ont

(12) Il s'agit d'un des attentats de l'ASALA, commis le 15 juillet 1983, en faisant exploser une bombe au comptoir de la compagnie Turkish Airlines à l'aéroport d'Orly, huit personnes périrent à cette occasion.

(13) Janine Altounian, *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie : Un génocide aux déserts de l'inconscient*, Paris, Les Belles lettres, « Confluents psychanalytique », 2003.

(14) Fethiyé Çetin, *Le Livre de ma grand-mère*, traduit du turc par Marguerite Demird, La Tour d'Aigues, l'Aube, « Regards croisés », 2006.

(15) Ayse Gül Altınay, Fethiyé Çetin, *Les petits-enfants*, traduit du turc par Céline Vuraler, Arles, Actes Sud, « Mémoires », 2001.

(16) Laurence Ritter, Max Sivaslian, *Les Restes de l'épée : Les Arméniens cachés et islamisés de Turquie*, Paris, Thaddée, 2012.



© Ph. M.

eu un client prestigieux et ils ont fait appel à mon père qui leur a répondu : « Je n'ai pas changé de nationalité entre-temps ». C'était un homme fier. De même, quand, en 1940, il y a eu l'exode, il a dit : « J'ai été une fois en exode, je n'irai pas une seconde fois, je mourrai sur place. » On est donc resté à Paris. On habitait au quartier des Halles, rue Léopold-Bellan. Quand j'ai découvert son journal, je me suis dit : « Oh oui, ça, c'est vraiment mon père. » C'est un gosse de quatorze ans drôlement débrouillard et efficace, il ne perd pas son temps à s'occuper des choses catastrophiques, il cherche comment survivre. Dans mes souvenirs écrans, mon père raconte en turc à ses amis ce qu'il a vécu. La petite fille que je suis est drôlement contente d'avoir un père qui raconte une sorte de western : ça s'est bien passé puisqu'il est là. Il m'apparaît comme quelqu'un qui arrive vainqueur d'une bataille. Dans son texte, il écrit par exemple : « Il y avait tellement de cadavres, ça sentait très mauvais », ou bien : « On marchait, on tombait par terre, on voyait qu'on allait mourir de faim », mais il n'y a pas de plaintes, c'est un récit très factuel, qui est dirigé sur ce qu'il faut faire pour sortir de là. J'ai eu cette représentation d'un père efficace, intelligent, stratège ; je n'en ai pas une figure négative. Évidemment sur le plan analytique, tout mon travail vient de mon identification à mes parents, le travail, le travail, et puis, il faut savoir se tenir, c'était la morale

“  
**Dans mes souvenirs écrans, mon père raconte en turc à ses amis ce qu'il a vécu. La petite fille que je suis est drôlement contente d'avoir un père qui raconte une sorte de western : ça s'est bien passé puisqu'il est là. Il m'apparaît comme quelqu'un qui arrive vainqueur d'une bataille.**  
 ”

familiale. Je le dis souvent, je suis une personne très privilégiée parce que j'ai bénéficié d'un cadre solide. On m'a transmis une appartenance qui, bien que non instruite, est référée à des valeurs culturelles. Dans le récit de mon père, il y a un passage très important où la grand-mère paternelle que je n'ai pas connue, tient à enterrer le père qu'on a assassiné et elle dit : « Moi je ne partirai pas de là tant qu'on ne l'aura pas enterré ». Elle aurait pu se faire violer, égorger ; et puis le prêtre arrive, il fait une prière.

**Vous avez dit plusieurs fois : « J'en parle souvent, je l'ai écrit partout. » On peut s'interroger sur ce que cela signifie répéter ses récits, son histoire alors que l'on n'a encore rien vu de la terre où a été commis le massacre. Quelque chose a-t-il changé par rapport à cela depuis votre voyage ?**

**Janine Altounian :** Ce qui a changé, c'est que je me dis : « Pourvu qu'on ne m'invite à aucun colloque, parce que je n'ai plus rien à dire, j'en ai assez. » Il y a une lassitude qui est décuplée par le fait que le monde va trop mal. Nous sommes dans une société en train de perdre ses repères symboliques et dont les institutions sont en train de se détruire. Cela n'a pas beaucoup de sens, dans ce contexte, de parler de sa mémoire et de ses ancêtres « *génocidés* ». Mon travail avait un certain sens tant qu'il y avait une République qui fonctionnait, un accueil ●●●

●●● républicain. Mais à partir du moment où l'intégration ne se fait plus, où le chômage devient proliférant, tout ce qui s'est passé dans ma famille est devenu impossible, c'est-à-dire l'accession à l'aisance et à la culture par le travail, par les études des enfants. Cela remet en cause ma propre insertion en France. Si la France n'est plus un lieu d'accueil pour les autres, comment cela se fait qu'elle l'ait été pour moi ?

**Anouche Kunth :** Dans le contexte actuel, avec la misère du monde aujourd'hui, les exils qui se poursuivent et se multiplient, je dirais quand même que l'expérience arménienne a quelque chose à nous apprendre.

**Janine Altounian :** Je voudrais lire un extrait sur la xénophobie. Parce que moi, je n'ai pas rencontré de xénophobie personnellement, mais elle a existé en France vis-à-vis des Arméniens : l'accueil dans la patrie des Droits de l'Homme fut souvent peu charitable, à l'image de cet appel du sénateur maire de Marseille Siméon Faissières publié dans le *Petit Provençal* du 21 octobre 1923 :

« Depuis quelque temps se produit vers la France par Marseille un redoutable courant d'immigration de peuples d'Orient, notamment des Arméniens. Ces malheureux assurent qu'ils ont trop à redouter des Turcs pour rester chez eux. Au bénéfice de cette affirmation, hommes, femmes, enfants, au nombre de plus de trois mille, se sont déjà abattus sur les quais de notre grand port. Après *l'Albano* et le *Caucase*, d'autres navires vont suivre et l'on avance que quarante mille de ces hôtes sont en route pour la France, ce qui revient à dire que la variole, le typhus, la peste se dirigent vers nous, s'ils n'y sont pas déjà en germes pullulants depuis l'arrivée de ces premiers immigrants dénués de tout, réfractaires à nos mœurs occidentales, rebelles à toute mesure d'hygiène, immobilisés dans leur indolence résignée, passive, ancestrale. La situation est extrêmement grave au point de vue de la santé publique pour Marseille et le reste de la France, l'extrême activité et la vigilance éclairée du service sanitaire du port et du bureau municipal d'hygiène sont insuffisantes dès maintenant pour faire face au danger. Des mesures exceptionnelles s'imposent et elles ne dépendent pas des pouvoirs locaux : la population marseillaise réclame du gouvernement qu'il interdise rigoureusement l'entrée de ports français à ces immigrants et qu'il rapatrie sans délai ces lamentables troupeaux humains, gros danger public pour le pays tout entier. Du reste, la Grèce et l'Italie



**Certes, mes parents ne disaient pas : « Ça ne sert à rien de faire de l'arménien » [...] mais j'ai dû inconsciemment enregistrer qu'il fallait se battre là où l'on était.**



semblent avoir pris déjà de telles mesures préservatrices et bien légitimes<sup>17</sup>. »

**Mais c'est aussi cela la France républicaine ! C'est la même qui tient un discours semblable à la fin de la guerre d'Espagne et qui met les Espagnols antifranquistes dans les camps.**

**Janine Altounian :** Oui, absolument, mais je pars de Castoriadis : il explique que l'Occident a fait les pires choses dans le monde entier, mais qu'il y a en Occident des capacités de démocratisation, ce qui fait que cela peut se dialectiser. Je n'idéalise pas la France. Mais il se trouve que mes parents ne sont pas restés à Marseille : j'ai eu la chance de ne pas vivre dans un lieu où il y avait beaucoup d'Arméniens. À Alfortville, à Issy-les-Moulineaux, il y a plein d'Arméniens qui sont de ce fait exposés directement à la xénophobie. Il n'y avait pas d'Arméniens dans mon école. Mon père n'aimait pas s'agglutiner, mes parents n'étaient pas des gens à aller habiter avec les Arméniens. De même que la mère de mon père l'a donné aux Arabes pour qu'il puisse vivre, je pense que pour moi, la consigne implicite c'était : il faut aller à l'école des Français. Certes, mes parents ne disaient pas : « Ça ne sert à rien de faire de l'arménien », on m'a fait prendre des petits cours d'arménien, mais j'ai dû inconsciemment enregistrer qu'il fallait se battre là où l'on était.

**THM : Comment êtes-vous venue à la psychanalyse ?**

**Janine Altounian :** Disons que j'ai utilisé le travail analytique pour rendre visible ma mémoire, il a été

(17) Extrait tiré d'Anouche Kunth et Claire Mouradian, *Les Arméniens en France. Du chaos à la reconnaissance*, Toulouse, L'Attribut, 2010, p. 11.

un instrument. En 1968, au moment où j'ai eu mon troisième enfant, mon mariage s'est écroulé et j'ai éprouvé le besoin de faire un travail analytique. La fin de cette première analyse correspondait au moment où, découvrant le livre de Jean-Marie Carzou en 1975, j'ai commencé à écrire. En lisant le texte de mon père, en 1980, j'ai vécu un effondrement, une décompensation et j'ai commencé une deuxième psychanalyse. Entretemps, je suis devenue traductrice de Freud, j'ai été constamment en rapport, trois fois par semaine, avec le texte freudien, j'adore l'allemand de Freud, j'ai publié aussi un livre sur la langue de Freud. C'est par le pur hasard d'une rencontre, lors d'une réunion pédagogique de germanistes à laquelle participait un collègue traducteur de Freud, que j'ai eu l'occasion d'intégrer leur équipe de traducteurs. Ensuite, quand Laplanche a voulu, en 1983, créer les *Œuvres complètes*, ils ont trouvé qu'Altounian n'était pas seulement traductrice, elle avait de la mémoire et ils m'ont attribué une fonction qu'ils ont appelée : « harmonisatrice ». C'est ainsi que psychanalyse et traduction se sont entremêlées. D'ailleurs en Turquie, à travers l'étouffement que l'on sent là-bas, j'ai compris qu'un travail analytique ne peut se faire que lorsque les gens peuvent s'exprimer, dans un contexte ou une ambiance, si vous voulez, relativement démocratique.

**En conclusion, quel est votre rapport à l'Arménie, je veux dire la République d'Arménie ?**

**Janine Altounian :** Je n'ai jamais eu envie d'aller en Arménie. Français comme Arméniens me bassinaient avec cette histoire « Tu n'as jamais été en Arménie... ». Alors j'ai accepté de participer en 2008 à un colloque en Arménie, organisé par un psychanalyste, Diran Donabedian. Ce que j'ai aimé, ce sont les édifices religieux, d'une beauté à pleurer et évidemment le Caucase. Mais j'étais dans un pays ex-soviétique, je n'avais rien à voir avec ça. Le seul moment où j'ai été très émue, ce fut à l'aéroport : il y avait des Arméniens de toutes les diasporas, de France, des États-Unis, d'Angleterre et là, je me suis dit : « Dans le fond, ce rassemblement ne peut exister que parce qu'il y a une Arménie. » Je suis contente que l'Arménie existe, mais pour moi ce n'est pas une terre promise. Sans doute que la Turquie devait l'être un peu. J'ai découvert l'acte de propriété d'une maison de ma grand-mère, j'ai fantasmé que j'aimerais bien la retrouver, que j'irais y passer des vacances avec mes petits-enfants, et quand j'ai vu les quartiers arméniens de Bursa, ah quelle horreur ! Si un jour on

peut tenter une action juridique, c'est autre chose. Il ne faut pas simplement qu'il y ait reconnaissance du génocide, il faut qu'il y ait des restitutions. Car en Turquie, j'ai senti ce qu'est la spoliation. Toutes les églises arméniennes ou grecques transformées en mosquées ! Récemment, j'ai lu *La Turquie et le fantôme arménien*<sup>18</sup> de deux journalistes français, qui m'a fait comprendre l'ampleur des spoliations. Quand on lit ce livre, on a tout ce qu'il faut savoir en ce qui concerne la Turquie actuelle. Pour moi, sa publication est un événement politique.

Et puis il faut qu'il y ait une représentativité des Arméniens au Parlement turc. S'il n'y en a pas, la reconnaissance du génocide ne sert à rien. Certes, les Arméniens sont quand même présents en Turquie, on ne les a pas tous exterminés, la preuve c'est que Erdogan a dit : « il n'y a pas eu de génocide, puisqu'il y a encore des Arméniens vivants. » Mais depuis l'assassinat de Hrant Dink, leur espace d'expression s'est restreint, disons qu'il est encore plus restreint qu'il ne l'était auparavant. En fait, un petit nombre de Turcs vivent pratiquement la même chose que les Arméniens, leur pays a été entièrement déculturé, ils ont perdu leur passé ; le déni du génocide arménien recoupe le déni du passé turc, du passé de l'Empire ottoman multiculturel avec ses Arméniens, ses Grecs, ses Juifs. Tous ceux avec qui j'ai eu plaisir à parler ressentent cette perte. ■

### → Bibliographie

- ◆ « *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie* » / *Un génocide aux déserts de l'inconscient* (Préface de René Kaës), Les Belles Lettres/ Confluents psychanalytiques, 1990, 2003 (2<sup>e</sup> éd.).
- ◆ *La Survivance / Traduire le trauma collectif* (Préface de Pierre Férida, Postface de René Kaës), Dunod / Inconscient et Culture, 2000, 2003 (réimp.).
- ◆ *L'intraduisible / Deuil, mémoire, transmission*, Dunod / Psychismes, 2005, 2008 (réimp.).
- ◆ *Mémoires du Génocide arménien/ Héritage traumatique et travail analytique*, Vahram et Janine Altounian, avec la contribution de K. Beledian, J.F. Chiantaretto, M. Fraire, Y. Gampel, R. Kaës, R. Waintrater, PUF, 2009.
- ◆ *De la cure à l'écriture / L'élaboration d'un héritage traumatique*, PUF, 2012.

(18) Laure Marchand, Guillaume Perrier, *La Turquie et le fantôme arménien*, Paris, Actes Sud, 2013.